Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 117 (1972)
Heft: 6

Artikel: Les divisions cuirassées françaises en mai 1940
Autor: Vasselle, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343791

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les divisions cuirassées françaises en mai 1940

NOTE DE LA RÉDACTION

Le docteur Pierre Vasselle n'est pas un inconnu pour nos lecteurs. Historien militaire de valeur, il a consacré de nombreux ouvrages à la campagne de 1940, se spécialisant tout particulièrement dans la bataille de la Somme, épisode particulièrement instructif sur lequel il a jeté de nombreuses lumières. Nous remercions vivement le docteur Vasselle d'avoir accepté de nous prêter sa collaboration.

Au cours de la Première Guerre mondiale, les chars accompagnaient l'infanterie. La vitesse de progression était faible. En 1940, l'infanterie portée sur véhicules tous terrains ou camions, accompagne les chars, elle progresse à la même vitesse qu'eux et permet de tenir le terrain, ce que les chars seuls ne peuvent faire, et le couple chars-infanterie motorisée rend possible une guerre de mouvement évoluant à un rythme accéléré. L'armée française n'y était pas préparée et sa composition n'était pas homogène.

Les divisions d'active et de la série A étaient de bonnes unités, mais les divisions de la série B, de qualité médiocre, avaient un armement déficitaire en canons antichars surtout, et les divisions de forteresse liées au terrain qu'elles avaient à défendre étaient inutilisables dans la guerre de mouvement.

Toutefois, à ces unités de valeur inégale, s'ajoutaient des forces blindées et motorisées excellentes, qui auraient pu constituer une réserve stratégique puissante. A la date du 10 mai 1940, il existait six divisions d'infanterie motorisée, trois divisions légères mécaniques, cinq brigades de cavalerie motorisée et quatre divisions blindées en cours de formation.

En septembre 1939, l'armée française n'avait donc aucune grande unité blindée comparable aux divisions Panzer qui étaient dotées de tous les moyens leur permettant une grande autonomie d'action. Cependant le nombre des chars français était à peu près égal à celui des chars allemands mais on s'était préoccupé d'abord de donner des chars à l'infanterie pour la soutenir. C'était les armées qui les détenaient et devaient faire les attributions, quand il y aurait lieu. N'aurait-il pas été

préférable d'incorporer, d'emblée, organiquement des unités de chars dans les divisions d'infanterie? Quoi qu'il en soit, vingt-deux bataillons de chars modernes H ou R furent donnés aux armées, soit un millier d'engins auxquels il faut ajouter deux bataillons de chars sortis de Forges et Chantiers de la Méditerranée, un bataillon de chars D2, et une dizaine de bataillons de chars FT type 1918.

Pour des motifs mal connus, la répartition fut inégale. La 9e armée n'avait que 90 chars alors que d'autres en avaient 180, et la 5e armée qui occupait, en Alsace, le secteur d'Hagueneau, avait été gratifiée de 225 chars, car on lui avait donné en surnombre le bataillon de chars D2, d'un modèle un peu ancien, fortement blindé et muni d'un canon de 47, mais dont le moteur était trop faible pour les 22 tonnes, et comme ce matériel avait été utilisé à Metz pour l'instruction des équipages, ses chenilles étaient à moitié usées; en outre les moyens de liaison radio étaient inexistants.

Cette répartition faite, il restait encore quelques centaines de chars modernes pour former des divisions cuirassées autonomes. On constitua des demi-brigades de chars lourds et de chars légers par des prélèvements effectués un peu partout.

Le char lourd B1bis dérivait du char B de trente tonnes. Il était armé d'un canon de 47 antichars et d'une mitrailleuse sous tourelle, d'un canon de 75 et d'une mitrailleuse tirant dans l'axe du char. On avait renforcé le blindage, ce qui avait entraîné une augmentation de poids d'environ cinq tonnes. Pour la compenser, on avait augmenté la puissance du moteur qui devint plus encombrant et consomma plus d'essence, et comme la capacité des réservoirs n'avait pas été modifiée, l'autonomie de marche ne dépassait guère cinq heures.

Le problème du carburant s'était donc posé dans toute son acuité. On avait mis alors en fabrication des chenillettes blindées qui devaient approvisionner les chars en essence, huile et munitions. Deux chenillettes permettaient de faire le plein de trois chars en quelques minutes, mais ces chenillettes commençaient seulement à sortir des usines quand survint l'attaque allemande.

Les chars légers étaient des H39 dont le poids avait été porté à douze tonnes. Ils étaient armés d'un canon de 37 et d'une mitrailleuse sous tourelle à la disposition du chef de char. Le canon était du modèle 1938, à grande vitesse initiale, capable de percer les blindages des chars

ennemis; mais par suite des retards de fabrication, beaucoup de chars H39 avaient encore le canon de 37/1916 de puissance bien moindre [1].

Il ne faut pas oublier que la construction d'un char était d'une grande complexité car ses éléments essentiels, blindage, moteur, organes de transmission et de roulement, chenilles et pièces de direction, étaient fabriquées par des entreprises spécialisées, souvent fort éloignées les unes des autres, et finalement toutes les pièces détachées devaient être centralisées dans les ateliers de montage.

Schneider fournissait des collections de blindages laminés ou moulés et aussi des collections d'embrayages, Marrel et Denain-Anzin les blindages laminés. Renault fabriquait les moteurs et boîtes de mécanisme, les Forges et Chantiers de la Méditerranée des trains de roulement et des patins de chenilles. Delaunay-Belleville avait reçu commande des jeux de barbotins et tringleries et la Compagnie des locomotives, à Nantes, avait pris à sa charge les appareils de direction Naeder, et souvent les constructeurs pour tenir leurs engagements, durent prendre des sous-traitants: Alsacienne de construction mécanique à Mulhouse, Ateliers Aillot à Montceau-les-Mines, Carré au Creusot, Aciéries de Gennevilliers. de Dion à Puteaux, et d'autres encore.

Ce n'est donc qu'au début de l'année 1940 qu'il fut possible de former des divisions cuirassées dotées, en principe, de tous les moyens leur permettant une grande autonomie d'action. Il fut décidé qu'elles resteraient au nombre des éléments réservés du Grand Quartier Général, et furent pour cette raison, dénommées D.C.R.

La formation des 1re et 2e D.C.R. commença à partir du 16 janvier 1940 dans la région de Châlons-sur-Marne. Celle de la 3e D.C.R. le 20 mars, aux environs de Paris. Quant à la 4e, elle était en cours de formation à la fin d'avril et l'attaque allemande survint le 10 mai.

Pour les demi-brigades de chars lourds et de chars légers il n'y eut pas trop de déficits mais environ 50% des véhicules tous terrains destinés au transport des bataillons de chasseurs faisaient défaut et les escadrilles d'avions d'observation prévues pour chaque D.C.R. restèrent à l'état de projet.

Les liaisons par T.S.F. auraient pu être satisfaisantes si le courant consommé n'avait pas épuisé trop rapidement la charge des accumulateurs

[1] D'après les comptes rendus de la commission d'enquête et Bulletins des A.C., chars d'assaut et blindés.

que la dynamo de bord, d'une puissance insuffisante, ne rechargeait que lentement.

Quant aux déplacements des D.C.R. sur de grandes distances, il était prévu qu'ils se feraient par voie ferrée pour les engins chenillés et par la route pour les véhicules sur roues. Ce système qui avait donné de bons résultats en 1918, se révéla déplorable en 1940. Le regroupement au terme du parcours sur voie ferrée, s'effectua toujours difficilement.

Le point de rassemblement de la 2e D.C.R. fut modifié alors que le transport des éléments chenillés était en cours, il en résulta une impossibilité de regroupement de la division sous les ordres du général qui en avait le commandement. Les bataillons de chars reçurent des ordres de diverses provenances, soit du commandant de la 9e armée, soit des commissaires de gare. Ils livrèrent isolément des combats qui eurent, cependant, une certaine efficacité par leur action retardatrice se surajoutant au freinage logistique qui arrêta le 19e corps Panzer pendant 48 heures, dans la boucle de la Somme.

La 4e D.C.R., à la date du 17 mai, n'était qu'un groupement de chars sans infanterie, son action à Montcornet ne pouvait être qu'éphémère. Devant Abbeville, elle eut le renfort du 22e R.I.C. Ce régiment colonial appuyé par un bataillon de chars R35 contribua, pour une large part, au succès des attaques des 28 et 29 mai [1].

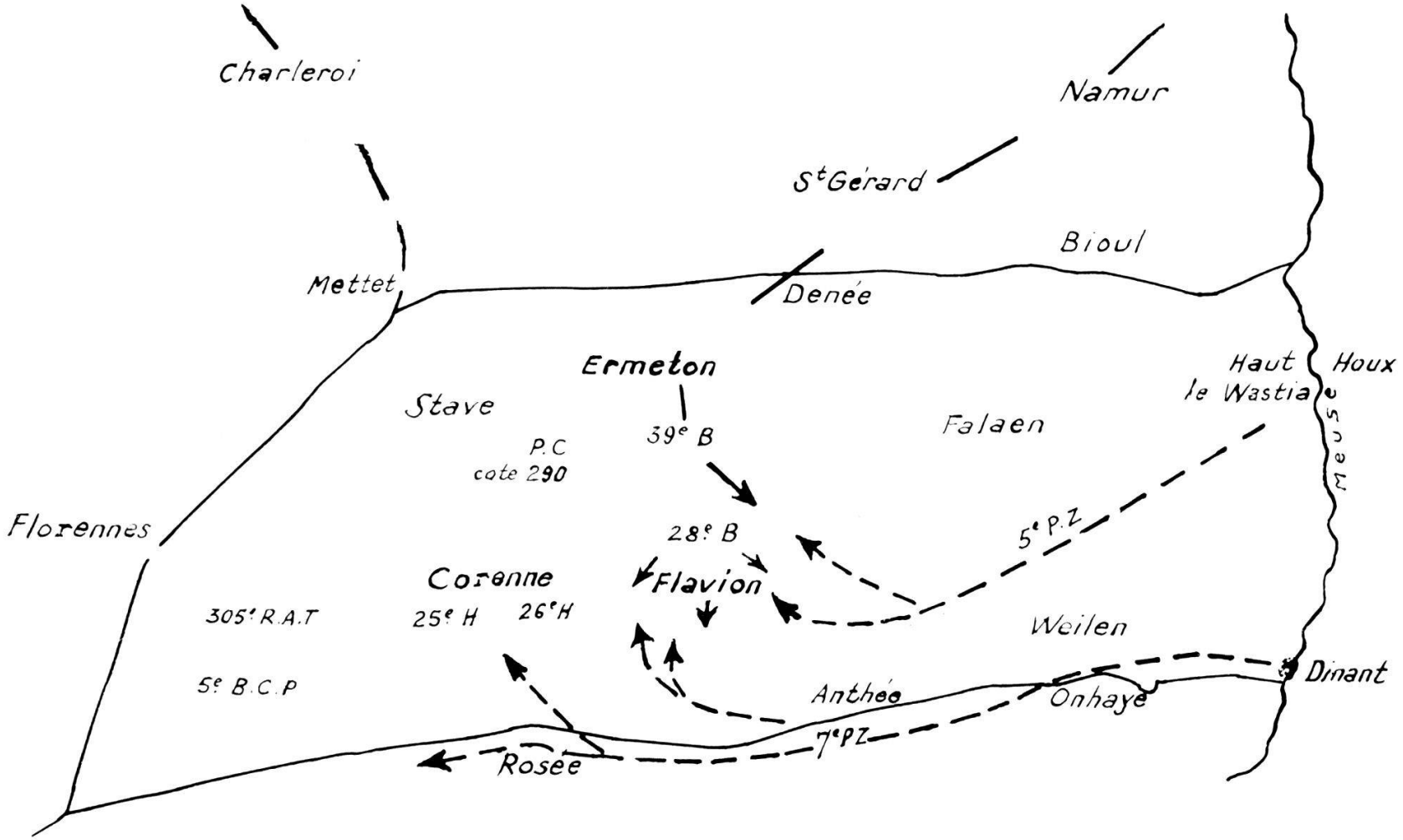
Engagement et combats de la 1re D.C.R.

Alertée le 10 mai, la 1re division cuirassée fut mise à la disposition de la 1re armée au nord-est de Charleroi pour assurer l'intégrité de la position Dyle-Gembloux.

Partant de la région de Châlons-sur-Marne, le mouvement s'était accompli comme il avait été prévu. Le regroupement s'était effectué au nord de la Sambre, aux environs de Fleurus pour agir au profit du 4e corps d'armée.

Il faut se reporter au recueil des Historiques rédigés par le S.H.A. de Vincennes, pour connaître d'une façon précise le potentiel de la 1re D.C.R. à la date du 13 mai.

[1] Colonel-divisionnaire Montfort: *La bataille de la tête de pont d'Abbeville*. (Revue militaire suisse, janvier 1964.)
Voir aussi: J. Marot: *Abbeville 1940*. Durassié, éditeur. F. Dubreucq: *Mai 1940 à Mareuil-Caubert*. Imp. Loisnard Amiens.


Charleroi
Namur
St Gérard
Bioul
Mettet
Denée
Ermeton
Haut le Wastia
Houx
Meuse
Stave
P.C
cote 290
39e B
Falaen
Florennes
28e B
5e P.Z
Corenne
Flavion
305e R.A.T
25e H
26e H
Weilen
Dinant
5e B.C.P
Anthée
Onhaye
7e PZ
Rosée

Les chars sont au complet; 1re demi-brigade, 28e et 37e bataillons B1 bis, 3e demi-brigade, 25e et 26e bataillons H39, mais le ravitaillement en carburant par citernes non protégées, ne peut se faire à proximité du champ de bataille.

L'infanterie — 5e bataillon de chasseurs portés — a un léger déficit en hommes de troupe. L'artillerie, 305e R.A.T.T., ne possède que deux groupes de 105, son troisième groupe a été cédé à la 3e D.C.R. La 10e batterie divisionnaire antichars a des tracteurs en mauvais état. Rien à signaler pour les éléments du génie, train, intendance, service de santé, au complet ou presque.

Le matin du 14 mai, les liaisons étaient bien établies avec le 4e corps. Tout était en bonne voie, dans l'après-midi, lorsque survint un contre-ordre: la 1re D.C.R. doit se porter au sud de la Sambre au profit du 11e corps. Ordre formel du général commandant la 9e armée: « Contre-attaquez dès ce soir. » C'était inexécutable dans un délai aussi court.

Il fut alors décidé que la 1re D.C.R. placée sur un axe choisi sur la carte, irait aussi loin que possible en direction de l'Est, la demi-brigade de chars lourds s'arrêtant à hauteur de la route Ermeton-sur-Biert - Anthée, sa droite au nord de Flavion, de façon à pouvoir soit déboucher de cette position, soit en interdire le franchissement à l'ennemi.

La 1re D.C.R. se trouve donc à l'aile gauche de la 9e armée, constituée par le 11e corps en liaison au nord avec la 5e division du 2e corps qui tient encore à la Meuse au sud de Namur, mais de l'île de Houx à Dinant et de Dinant à Givet l'ennemi a franchi le fleuve en de nombreux points. Entravé par des contre-attaques dans la journée du 13 mai, il est parvenu, le 14, à créer une tête de pont où les 5e et 7e PZ. ont progressé hardiment, débordant le village d'Anthée, occupant Weillen et lançant déjà des pointes vers Rosée.

Au Sud, ce sont les divisions du 2e corps, 12e I.D. Mecklembourgeoise et 32e Poméraniene qui, après de violents bombardements d'aviation et d'artillerie, ont élargi la poche jusqu'à Givet. Dès l'aube une multitude de petits éléments d'infanterie utilisant des barques, des canots pneumatiques, des bottes de paille ou même passant à la nage, avaient pris pied sur la rive gauche du fleuve, et sans souci des pertes, ont débordé les centres de résistance, pour s'infiltrer profondément, disloquant ainsi tout le dispositif du 11e corps français.

Cette situation d'une extrême gravité, le commandant de la 1re D.C.R. ne fait que l'entrevoir quand il vient reconnaître le terrain aux abords de Flavion et placer son P.C. à la cote 290 d'où la vue s'étend loin vers l'Est. Des tirailleurs d'une division Nord-Africaine passent, faisant espérer qu'une grande unité fraîche pourrait être engagée avec la 1re D.C.R., espoir vite déçu car il a été prescrit au 11e C.A. de se replier derrière la ligne Mettet-Florennes. C'est donc une action de sacrifice qu'on demande à la 1re D.C.R.

Vers 20 heures, arrivent les premiers chars B du 28e bataillon qui va placer sa droite au nord de Flavion, sa gauche au sud d'Ermeton. Le 37e bataillon sera un peu en retrait, à l'ouest de la route d'Ermeton-Flavion et les chars H de la 3e demi-brigade s'alignent en arrière du 28e bataillon, face au sud pour interdire à l'ennemi les abords de Corenne.

L'artillerie doit déployer ses batteries au sud de Florennes pour tirer sur la route Dinant-Philippeville. Le 5e bataillon de chasseurs avec la batterie du 47e A.C., couvrira l'artillerie.

Au cours de la nuit, le ravitaillement en essence du 28e bataillon s'est effectué difficilement. Quelques chars n'ont pas encore fait le plein des réservoirs lorsque, le 15 mai à 8 heures, des chars de la 5e PZ. débouchant d'Anthée déferlent sur Flavion. Les chars B du 28e bataillon ouvrent aussitôt le feu, leur tir est efficace et bientôt la lutte devient intense. De nombreux chars sont immobilisés de part et d'autre, quelques-uns sont en flammes, c'est seulement vers 11 heures que se produisit une accalmie qui se prolongera jusqu'à 13 heures. A ce moment, des chars de la 7e PZ. venant du sud cherchent à contourner Flavion.

Pour soulager le 28e bataillon qui résiste toujours au prix de fortes pertes, une contre-attaque est lancée par la 3e Cp du 37e bataillon. Elle aboutit à une mêlée confuse, à un échange de coups de feu à bout portant. Pas un char de cette compagnie n'en reviendra, et lorsqu'à la fin de l'après-midi, l'ordre de repli sur Beaumont sera donné, la demi-brigade de chars B n'y regroupera qu'une trentaine de chars, elle en laissera 58 sur le champ de bataille, incendiés ou atteints par des projectiles, souvent dans les chenilles. Un char français qui avait foncé sur un char allemand s'y était encastré, et quelques chars s'étaient enlisés dans des fonds fangeux. Les pertes allemandes étaient à peu près équivalentes, mais les Allemands conservant le terrain, récupéreront et répareront assez vite les chars n'ayant subi que des dégâts limités.

Cependant von Bock dira que ce fut un lourd combat — Schwer Kampf — et quelques jours après, le commandant de la 5e Panzer sera relevé de son commandement.

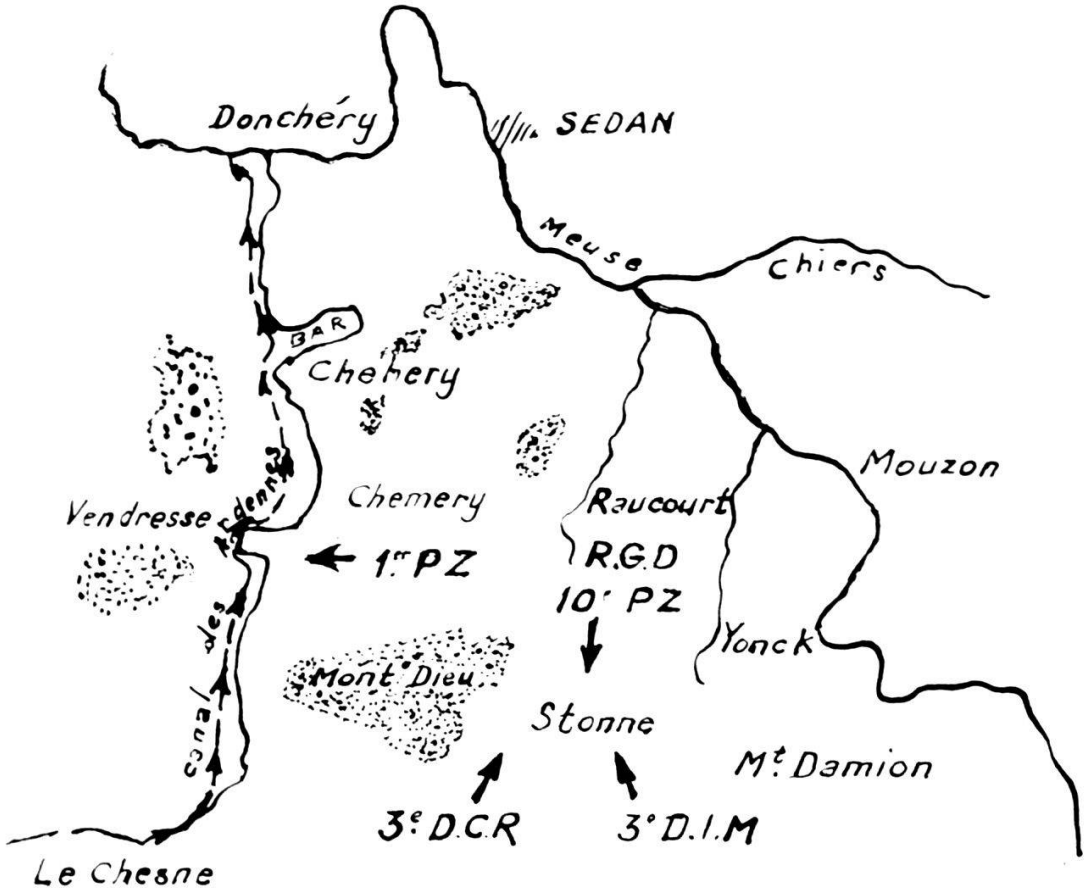
Sur la crête de Stonne
Action d'arrêt de la 3e D.C.R. et 3e D.I.M.

Mise en formation le 20 mars, la 3e D.C.R. rassemblait ses unités dans la région de Reims lorsque survint l'attaque allemande. L'état-major divisionnaire était constitué et en état de fonctionnement, mais le commandant de l'artillerie ne disposait d'aucun état-major, et le régiment d'artillerie destiné à la division n'était pas encore constitué.

Deux demi-brigades de chars étaient formées. La 3e demi-brigade de chars lourds B1 bis avait deux bataillons, le 41e et le 49e, réduits à 31 chars chacun. La 7e demi-brigade possédait deux bataillons de chars légers H39. L'un, le 42e bataillon, n'avait que deux compagnies de combat, la troisième, envoyée en Norvège, n'avait pas été remplacée, et la compagnie d'échelon était incomplète. Ce bataillon était armé de canons de 37, modèle 1916. En compensation, personnel d'élite provenant de la gendarmerie. L'autre bataillon, le 45e, armé de canons 1938 était à peu près au complet, mais les chars étaient en rodage et garnis de chenilles d'instruction. Quant au ravitaillement en essence, il n'était assuré que par les camions citernes non protégés. Pour les chasseurs portés, la moitié des véhicules tous-terrains faisaient défaut, et il n'y avait pas d'éclaireurs motocyclistes.

Le Haut-Commandement n'ignorait pas ces déficits et imperfections. Il savait que cette D.C.R. était dans la première phase de sa formation. Le 10 mai, elle n'avait donc pas été alertée. Elle continuait au nord de Reims, l'instruction des équipages éparpillés dans un périmètre de 15 à 20 kilomètres.

Cependant, dès le 12 mai, la prise de contact à l'est de la Meuse par les divisions de cavalerie et les comptes rendus de l'aviation ne laissaient plus aucun doute. Le Haut-Commandement français savait que l'attaque allemande était déclenchée dans toute son ampleur. C'était un déferlement de véhicules blindés et motorisés sur toutes les routes, en direction de Dinant, Bouillon, Florenville. Il inquiéta vivement les commandants des 2e et 9e armées. Il était évident que l'ennemi arriverait sur la Meuse



avant que le dispositif de défense soit complètement mis en place, et les petites casemates édifiées en bordure du fleuve n'inspiraient pas grande confiance. Elles avaient des dimensions intérieures trop restreintes, des créneaux trop nombreux qui n'avaient pas, pour la plupart, de trémies d'obturation, et les portes blindées faisaient souvent défaut. Le dispositif de ces fortifications était sans profondeur, donc facile à percer.

Le Haut-Commandement redouta une rupture du front au point de jonction de la 2e et de la 9e armée. Pour y parer, il mit à la disposition de la 9e armée la 53e division d'infanterie, et donna à la 2e armée le 21e corps, venant d'Alsace, qui devait prendre sous ses ordres la 3e D.I.M. et la 5e D.L.C. renforcée par des G.R.D., et on eut l'idée de constituer aux dépens de la 3e D.C.R. deux demi-brigades mixtes comprenant chacune un bataillon de chars légers et un bataillon de chars lourds. L'une de ces demi-brigades serait donnée à la 2e armée, l'autre à la 9e armée. C'était renoncer à poursuivre la formation de la 3e D.C.R., décision regrettable qui fut presque aussitôt annulée, mais le général

inspecteur des chars, venu lui-même à Reims, donna l'ordre verbal de porter la 3e D.C.R. aussi vite que possible, à l'ouest du Chesne-Populeux, dans l'axe de la route Attigny-Le Chesne - Sedan.

L'ordre de mouvement fut donné à 17 heures. Il fallait plusieurs heures pour récupérer les chars qui étaient en révision, car on avait entrepris une vérification systématique des joints de Naeder pour remédier aux fuites d'huile trop fréquentes. On décida que le mouvement se ferait en deux temps: les éléments prêts à partir se mettraient en marche dans la nuit du 12 au 13 mai, les autres dans la nuit du 13 au 14 mai, pour parvenir dès les premières heures de la matinée dans la zone de regroupement.

A un officier de liaison de la 2e armée, le chef d'état-major de la 3e D.C.R. avait pris soin de signaler l'état de son unité et, pour frapper son imagination, lui avait dit: « Si votre général croit recevoir dans sa zone un cheval de course, un pur-sang, détrompez-le, il ne verra arriver qu'un honnête cheval de labour. »

Malgré tout, dès que la 2e armée eut connaissance des renforts mis à sa disposition, elle rédigea l'ordre d'opérations No 50, du 13 mai, 17 heures, pour la 3e D.I.M., la 3e D.C.R. et pour le groupement 5e D.L.C. et G.R. En voici l'essentiel:

> « L'ennemi semble préparer une action contre la position de résistance dans la région de Sedan et à l'ouest, il est possible qu'il tente prochainement de forcer cette position au sud de la ville.
>
> En vue de s'opposer à une extension éventuelle de cette action, le général commandant l'armée a décidé de porter dans la nuit prochaine (13 au 14 mai) la 3e D.I.M. sur la position entre le canal des Ardennes et le Mont des Cygnes à l'est de la Berlière.
>
> La 3e D.C.R. cantonnée dans la région Belval, Tourteron, Châtillon, se tiendra en mesure de mener une action de contre-attaque:
>
> — soit en direction du Mont-Dieu-Sedan avec la 3e D.I.M.;
>
> — soit en direction Le Chesne-Poix-Terron avec le groupement 5e D.L.C. et G.R. »

Or, à l'instant où sort cet ordre d'opérations, rien d'irrémédiable ne s'est produit à Sedan. Le franchissement de la Meuse par l'infanterie

allemande est à peine commencé. Il semble donc que l'état-major de la 2e armée ait considéré que la bataille était perdue d'avance sur la position en bordure de la Meuse, et c'est ce qui expliquerait sans doute qu'il ait, à priori, mis toutes ses espérances sur la 2e position et sur la contre-attaque qui en partirait.

Le commandant du 21e corps ne partagea pas longtemps les illusions de la 2e armée. Il ne tarda pas à comprendre que la 3e D.C.R. n'avait que des possibilités d'action limitée. Lancer les chars en direction de Sedan pour engager un combat de rencontre, c'était courir à un désastre, mais tenir sur place fut possible grâce à un emploi judicieux des chars et de l'infanterie.

La montée en ligne des régiments de la 3e D.L.M. a commencé le 14 mai. Un beau temps clair facilitait l'action de l'aviation ennemie, toujours déprimante. Vers 13 heures, les premiers éléments d'infanterie sont parvenus sur la position marquée sommairement par des ébauches de fossés antichars et quelques blockaus légers. Au cours de l'après-midi le dispositif s'est organisé, 67e et 91e R.I. ont pour mission de tenir sans esprit de recul, les bois du Mont-Dieu, Stonne et le Mont-Damion. Le 51e sera introduit dans ce dispositif le lendemain. Les liaisons sont prises à l'ouest avec la 5e D.L.C. à la Cassine, à l'est dans les bois de la Berlière avec la 2e D.L.C.

Stonne est, pour l'assaillant, un point de passage obligé. Sur cette crête dénudée s'élevant à cent mètres au-dessus de la campagne avoisinante, le village aligne ses maisons en bordure de la route Stenay-Rethel. Dans la soirée, le 1/67 l'a occupé. Des éléments du G.R. 6 s'y trouvaient déjà en contact avec des pointes de découverte ennemies. Un motocycliste a été capturé. On a su qu'il appartenait à la 10e Panzer. C'est le début d'une bataille qui va s'engager le lendemain et sera acharnée.

Le 15 mai, à 7 heures, les Allemands se lancent à l'assaut appuyés par des chars. Le 1/67 résiste, sept chars sont détruits mais l'ennemi engage de nouvelles forces, le 1/67 perd Stonne, puis le reprend grâce à l'appui des chars du 41e bataillon, mais Stonne sera perdu à nouveau dans la soirée.

Une action d'assez grande ampleur avait été prévue avec un bataillon du 91e R.I. et un fort appui de chars. Elle a été décommandée parce que la 5e D.L.C., à l'ouest, a dû céder du terrain, mais le contre-ordre n'est pas parvenu en temps utile à la compagnie de chars B qui a débouché,

comme il était prévu, à 17 heures 30, elle progressa de deux kilomètres environ au nord du bois du Mont-Dieu, où elle eut à subir le tir de canons antichars qui l'obligèrent au repli, laissant sur le terrain deux chars fortement avariés, et le capitaine commandant de la compagnie, grièvement blessé, a été fait prisonnier.

Le 16 mai, c'est le 3e bataillon du 51e R.I. qui entre en ligne. Il faut reprendre Stonne. L'attaque part à 6 heures. L'infanterie est soutenue par deux compagnies de chars H39 (45e bataillon). Stonne est rapidement atteint par les chars suivis par l'infanterie qui occupe successivement la crête sud de Stonne, puis le village où elle s'installe. La manœuvre a été exécutée avec des pertes minimes, alors que de fortes pertes ont été infligées à l'ennemi. Une colonne de chars de la 10e Panzer engagée dans un chemin creux a été surprise et arrêtée par le tir d'un char B du 41e bataillon, 13 chars ont été détruits les uns après les autres.

Quelques extraits du carnet de notes d'un chef de section du 51e R.I. montrent bien la violence de ces combats:

> « Stonne n'est plus qu'un nuage de poussière et de fumée où les éclatements de nos obus jettent des lueurs brèves et sinistres. Et bientôt voici débouchant comme prévu de chaque côté de la route des Grandes Armoises à Stonne, un groupe de chars B; en quelques instants ils atteignent les lisières du village, l'artillerie allonge son tir et nos 32 tonnes, à grands coups de 75, de 47 et de mitrailleuses, pénètrent dans les vergers, vont, viennent, disparaissent dans la fumée et se montrent par instants, bientôt suivis par les chars H qui caracolent autour de nous. Coup de sifflet du capitaine, toute la compagnie se dresse comme mue par un ressort, et les hommes, l'arme à la main, aussi impeccables qu'à la manœuvre, progressent rapidement vers Stonne, malgré des tirs ennemis venant de très loin.
>
> Encore un effort et nous bondissons enfin dans les vergers et jardins, labourés par la mitraille et parsemés de cadavres. Aussitôt des coups de fusils claquent, auxquels se mêlent des rafales de fusils mitrailleurs; mes groupes s'égaillent et une chasse à l'homme courte et sans pitié se déroule dans les ruines fumantes de ce qui fut Stonne. Les ennemis survivants, tapis au fond de leurs trous, sont délogés et, de pan de mur en pan de mur, nous lâchent, pour couvrir leur retraite, quelques balles meurtrières. En un instant, j'ai deux tireurs de fusils

mitrailleurs hors de combat. Et nous voici aux lisières nord de Stonne. Le village est à nous, la 11e compagnie ayant, de son côté, également atteint son objectif, grâce aux chars » [1].

Pendant trois jours encore, de durs combats vont se poursuivre, et finalement Stonne sera un « no man's land » où il n'y aura ni Français ni Allemands.

Cette action d'arrêt du 21e corps eut, pour le 19e corps PZ. des conséquences néfastes. La 10e PZ. et le Rgt. Gross-Deutschland passèrent sous les ordres du 14e corps motorisé. La 1re PZ. décida de se porter vers Rethel puis y renonça. Il fallait éviter des combats trop meurtriers, agir par la vitesse, chercher des effets de surprise mais le freinage logistique intervint alors, obligeant le 19e corps à un arrêt de 48 heures dans la boucle de la Somme, entre Saint-Quentin et Péronne.

Pierre VASSELLE

[1] Récit du lieutenant **Brevier. Bulletin des A.C. du 51e R.I., 1960.**